

Alaska

Du même auteur

L'Œuvre des mers

Éditions de l'Olivier, 2004

Le Seuil, « Points » n° P1765 (tome 1)

EUGÈNE NICOLE

Alaska

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.956.3

© Éditions de l'Olivier, 2007.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de Patricia Barrington.

« Oh ! le pavillon en viande saignante
sur la soie des mers et des fleurs arctiques
(elles n'existent pas)... »

Rimbaud

« Vous avez vécu un an en Alaska ?

– Neuf mois exactement : de septembre 1966 à mai 1967.

– Dites-nous les circonstances de votre départ.

– Je suis en Méditerranée, à Port-Cros. Le soleil se couche sur le fort de l'Estissac. Pont-levis et bougainvillées. Un journal traîne par terre. À la rubrique « Offres d'emploi », je vois annoncé un poste de lecteur à l'Université d'Alaska. La radio diffuse *La Nuit transfigurée* de Schönberg, je rédige ma demande à la lueur de la bougie.

– Vous recevez, fin août, à Paris, une réponse affirmative ?

– Oui. »

Comme si j'avais pris la précaution de me photographier, de laisser de moi une image qui me permettrait de revenir là-haut, je m'aperçois à contre-jour, un mois plus tard, sur le campus. Dans mon chalet, debout, devant la table, je suis penché sur un livre. *Tu perdras le sommeil au fur que tu perdras la vue.* Je relis la première phrase du *Compact* de Maurice Roche, au ton prophétique de laquelle je tente

ALASKA

d'accorder mon propre incipit : *On entendra le craquement de tes pas sur la neige parfaitement sèche*. Le printemps me surprendra dans cette même pièce, allongé sur le sofa. Dès trois heures du matin, en mai, la lueur du jour indique que les oiseaux chantent.

I

La fille perdue dans la sonate

Septembre. La pelouse aux plates-bandes fleuries se découpe dans l'encadrement de la fenêtre. Large baie vitrée, moderne, sans rideaux. Elle s'ouvre dans le mur de rondins à côté de la grande table. En face, deux affiches : l'une, de la cathédrale d'Albi ; l'autre, la reproduction d'une estampe des *Tauromachies* de Goya : « *Agilità y velocità* de Juanito Apinani dans les arènes de Madrid. » Et tout ce qu'il faut pour écrire : le papier, l'encrier, le porte-plume. À droite, une pile de livres. La liste des lectures couvre plusieurs pages d'un petit carnet jaune à spirale : prudents préparatifs, sage commencement de ce travail singulier, rite accompli avec onction et diligence dans les premiers jours du mois. Le montrent la forme soignée des lettres, les pleins et les déliés, les jambages légers que trace la plume en Alaska, pays lointain d'où je vous écris. La carte postale représente le mont McKinley, la partie réservée à la correspondance est divisée en deux par un trait vertical. Car je n'envoie plus de lettres depuis que Pierre, un de mes amis parisiens, s'est plaint de la place excessive qu'y tenaient mes états d'âme. « Découvrez ce pays au lieu de vous triturer les méninges ; explorez-le, montrez-le-nous, ne restez pas assis à votre table ! », m'a-t-il

ordonné. L'imaginant à son bureau Henri II dans sa bonbonnière de la rue du Vieux-Colombier, j'ai répliqué, au dos de la *Vue de Fairbanks*: « Cette nuit, la terre a tremblé. Curieuse impression. Je l'ai deviné aux soubresauts de l'étagère au-dessus de mon lit. »

Attendre et revenir là-haut par les mots. Non loin du cercle polaire, rêver comme autrefois comme ailleurs. Outre le *Compact* de Maurice Roche, j'y lisais *Ailleurs*, de Michaux, mais j'avais aussi emporté *La Lettre de Sibérie* de Chris Marker et *Les Mots et les Choses* de Foucault. L'ouvrage venait de paraître et j'avais pensé que, dans cet Alaska où, selon toute vraisemblance, j'en serais le seul lecteur, il me serait donné de. Oui, j'attendais de la nuit polaire des lueurs de compréhension. Et pas seulement pour Foucault. « Dans cet Alaska où vous devez avoir bien du temps libre! », ne cessaient de me rappeler mes correspondants, comme s'ils insinuaient que, m'étant mis à l'écart pour écrire, je ferais bien de ne pas perdre une minute de mes précieux loisirs. Ce n'était pas totalement faux. Paradoxalement, je me sentais près d'un centre. Comme à colin-maillard, j'avais l'impression de brûler. Si vous regardez la mappemonde vous comprendrez. Vous entreverrez du même coup comment s'amorça mon *Essai sur la lettre*, cette méditation sur le genre épistolaire, que, faute d'inspiration, j'entrepris près du cercle polaire quand j'enseignais le français aux Eskimos. *Ad summum*. Gravée en caractères verts sous la silhouette du « géant McKinley », la devise ornait l'en-tête du papier et les enveloppes de l'université. « Dorénavant tournée vers le Japon »,

avait déclaré de celle-ci, devant le corps enseignant stupéfait, le président Woody. Et, tourné lui-même vers Fishbasher en manière de diversion : « Comment diriez-vous cela en eyak ? »

Tout le monde ici connaissait Fishbasher. C'était l'étoile du campus. À chaque nouvel arrivant à College (nom qu'on avait donné au site sur lequel, en 1920, s'était implantée l'université, à quelques kilomètres de Fairbanks), on comptait les exploits de ce linguiste, le Sherlock Holmes des langues disparues ou en voie de l'être. C'était le cas de l'eyak, idiome apparenté au groupe athabaskan, sur lequel il concentrait ses efforts. Il n'était plus parlé que par deux femmes déjà âgées, deux cousines nommées Marie et Minnie qui, suite à une brouille familiale, ne s'adressaient plus la parole. C'était donc à ses risques et périls que Fishbasher organisait leurs rencontres à l'aide de sucres d'orge que lui envoyait par avion la meilleure confiserie de Vancouver. Ils gonflaient ses poches lorsqu'il se rendait avec son magnétophone au-devant de ses deux informatrices, le plus souvent pour collecter les mutuelles injures auxquelles la vieille querelle réduisait vite leurs échanges.

Fishbasher m'apparaît parfois scrutant la forme des mots sur la neige avec une loupe au manche gelé. Les traces de phonèmes, coups de glotte et spirantes, s'élèvent dans la tempête et les claquements de fouet, la meute de huskies attelés au traîneau jappe près d'un igloo, dans les environs de Nome, à côté d'un intestin de phoque qui, translucide et gonflé, a la forme d'une amphore.

Ces clichés pittoresques ne me retiennent pas longtemps. Toujours revient l'image de la table sur laquelle je suis

penché, mon véritable point de départ, l'ancrage si vous voulez, le point d'appui de mon levier sous l'Alaska dont ce fut en même temps l'image ultime : celle sur laquelle, au cinéma, se termine la projection, le lieu maintenant désert, dépeuplé, point d'orgue qui nous rattache à ce qui s'est passé, à ce que nous avons vécu avec une attention passionnée, un temps de notre vie parvenu à cette phase où nous laissons les choses pour ainsi dire figées dans un dernier regard qui n'est qu'un prélude à l'absence – et pour elles, les choses, la reconduction de ce temps qui précéda notre arrivée. La chaise prend figure humaine ; elle devient le vestige de ces jours où se profila notre silhouette, le fantôme de l'occupant de jadis aux doigts diligents ou nonchalants, qui parfois se portèrent sur le papier, parfois vers la bouche, puisque en ce lieu alternaient l'écriture et les repas. À cette même table (aujourd'hui détruite ou retournée au marché aux puces où je l'avais trouvée), Tom, le gandin avec qui je partageais ce chalet, mastiquait son sandwich et me racontait sa journée. Au début, il me posait des questions sur la France ; mais nos relations se tendirent ; un ressentiment réciproque s'installa, jamais formulé. Bientôt nous ne nous parlâmes plus, il prit l'habitude de se retrancher derrière son journal déployé en grand paravent d'indifférence ou de mépris devant la pile de mes livres érigés en un symétrique rempart.

On m'avait conseillé dès le premier jour de me munir d'une parka doublée de plumes d'eider et de bottes fourrées. Ça s'achetait par correspondance. Dès réception de l'avance sur salaire qui m'avait été octroyée, j'avais envoyé ma com-

mande à un établissement spécialisé d'Anchorage. Je vous ai dit ma très forte impression d'Anchorage? Ne perdons pas de vue que j'avais quitté la France sans un sou. J'avais croqué la banquise et je contemplais ces dessins, caducs dès l'instant où je les avais faits, car, outre le changement d'angle dû à la course du DC8, tout ce pack dérivait, strié de nervures évoquant Vieira da Silva, en perpétuelle et lente métamorphose de formes et de tons. Et pour bénéficier d'un hublot, quoique monté à Hambourg et n'allant pas jusqu'à Tokyo, j'avais prétendu être stagiaire au *Nouvel Observateur*, qui m'avait commandé un reportage sur le Grand Nord. Me prenant à mon propre jeu, j'eus l'idée, là-haut, d'envoyer à cet hebdomadaire un petit article en forme de témoignage sensationnel. Durant mes premières heures sur le campus, j'avais cru découvrir une survivance quasiment inespérée du puritanisme anglo-saxon. Des livres, exposés dans une vitrine, m'avaient semblé faire l'objet d'un traitement curieux. M'étant trompé de porte, je m'étais retrouvé dans le sous-sol du bâtiment principal. Imaginez ma perplexité quand j'aperçus ces volumes visiblement tenus à l'écart dans les sarcophages de verre où ils étaient alignés comme des briques empoisonnées et fluorescentes, exemplaires peut-être ionisés par des particules dangereuses, radioactifs; c'était absolument comme si, aux antipodes climatiques de la Vallée des rois, j'avais pénétré dans la chambre la plus profonde de la pyramide inversée, allégée en quelque sorte par ma position sur la sphère. (Forcément, dès que j'avais conçu le dessein de m'expatrier, j'avais songé à l'Égypte.) Sans imaginer une seule seconde que les ouvrages ici réunis pouvaient consti-

tuer une histoire critique de la censure et que leur assemblage devait être lu, en somme, au second degré, j'avais conclu que cette pratique persistait sous sa forme la plus grossière en cette lointaine institution d'enseignement supérieur. En témoignaient un exemplaire d'*Ulysse, Le Festin nu* de William Burroughs et des Bibles sans doute apocryphes. Mais je n'en parlai pas au président. D'ailleurs, lors de mon entretien avec celui-ci, j'étais déjà revenu de mon erreur, j'avais fait le tour de la salle de lecture proprement dite, vérifié que les œuvres de Joyce figuraient sur ses rayonnages et admiré l'ondulation infinie des têtes de sapin qui à travers le pan vitré de la bibliothèque formaient une mer de verdure ceinturée à l'horizon par les massifs de l'Alaska Range. Et c'est de cela surtout qu'avait parlé le président. Avec une emphase dont j'aurais pu sourire ou m'étonner si j'avais pu m'étonner de quoi que ce soit étant donné l'ensemble des circonstances qui m'avaient conduit en ce lieu...

Car je vous parle d'un pays doublement lointain ; d'une époque où téléphoner en France coûtait très cher. C'était un luxe que je ne me permis qu'une fois. Mais ce jour de janvier où je m'étais enfin décidé à appeler Paris, je m'étais dit après avoir raccroché : « Tu as coupé l'année en deux. » Ce n'était pas faux.

À Port-Cros, ce 9 août 1966, le soleil se couche sur le fort de l'Estissac, le pont-levis, les bougainvillées. Un journal traîne par terre. (Exactement comme, dans *Le Voyage en Amérique*, quand Chateaubriand apprend à la lecture d'une

gazette oubliée sur un parquet d'auberge la nouvelle de l'exécution du roi et décide de rentrer en France.) Trois semaines plus tard à Paris, quand l'employé, le télégramme en main, persifla: «Fairbanks, mais dites donc, ce n'est pas la porte à côté; ne craignez-vous pas d'être un peu seul là-haut?», j'avais eu un moment de perplexité. En sortant, je regardai les pavés, je scrutai éperdument quelques centimètres carrés de trottoir (c'était passage de la Petite-Boucherie, une rue étroite et peu fréquentée qui donne sur le boulevard Saint-Germain à l'angle de la Rhumerie martiniquaise). Supporteras-tu ta solitude?

Aujourd'hui, je peux affirmer le contraire. «L'angoisse des jours brefs resserre le lien social», a écrit judicieusement Marcel Granet dans une étude sur la Chine ancienne. L'observation s'appliquerait mieux encore à l'Alaska. Je n'eus jamais autant d'amis que cette année-là et j'ai gardé longtemps le contact avec certains d'entre eux: Leonard Kesrod, qui vécut plus tard au Montana puis en Floride où je lui rendis visite; Norbert, qui, fuyant les inondations de la Tanana, était retourné chez lui, en Allemagne, et qui m'invita plus tard au Mexique où il vivait avec sa nouvelle amie après le suicide de Patricia, que j'avais revue en 1970 à Princeton. C'est là qu'elle m'avait dit: «Je ne suis pas intéressée par le bonheur», alors que de ma chambre je contemplais les magnolias en fleur. Et, bien sûr, en ce jour de septembre 1966, il ne m'échappa pas que notre cher président Woody devait soumettre au même rituel toutes les nouvelles recrues quand il tira d'un geste vif sur les doubles rideaux, découvrant les majestueuses cimes altièrres tandis que la lumière

ALASKA

emplissait son bureau et qu'il énumérait les glaciers en mordillant son cigare. Fronçant les sourcils, il fit allusion à la lectrice de français qui m'avait précédé à ce poste, une certaine Noémie Raymond. Je ne sais pas s'il comprit ce que je lui répondis dans un anglais hésitant.

Je crois que nous étions déjà dans la nuit quand je vis Patricia la première fois chez Norbert. Il occupait un bungalow isolé sur la route de la Tanana, à un bon kilomètre de College. Lui-même, je ne me souviens plus où j'avais fait sa connaissance. Au Cabaret de la Pépité d'or? À la cafétéria, dans ce grand bâtiment que j'aperçois maintenant à la naissance de la pente sur laquelle s'étagaient les chalets et où commençait la forêt? Vous ne pouvez pas savoir comme cela me semble proche, quoique le flou se soit emparé de larges zones du campus. De grosses taches d'ombre ont envahi la topographie et les endroits ensoleillés, je ne mesure plus les distances, ne me fiant qu'à la lumière, comme si, dans mon souvenir, le cadastre se modelait au flux des saisons et que le séjour s'articulait sur une valse lente à trois temps, automne, hiver, printemps, dont une notation musicale figurerait les valeurs relatives, une double croche, une ronde pointée, une noire; comme si l'automne était un soupir marquant l'entrée en scène d'une brochette de personnages et que finissaient de s'avancer les acteurs du récit que j'entreprends après tant d'années – les protagonistes du drame dont après tant d'années j'entreprends le récit. Surgissent ainsi de la forêt le

trappeur Biasi et John-Ave Laly; j'entends décoller dans leurs coucous les Poètes volants de la Tanana et, sur celle-ci, aux eaux gonflées par les pluies torrentielles, se profile la silhouette de Skip pagayant dans le cercueil qui lui sert d'esquif; ou bien, dans la toundra, sur les voies du chemin de fer dont il assure l'entretien, je devine Ekko, le pauvre migrant japonais, compatriote du professeur Ishiki, le seul qui de nous tous soit réellement exposé à la nuit polaire dont il semble conserver quelque lueur spectrale quand il nous rejoint pendant le week-end, travailleur frontalier de ce monde irréel aux improbables convois, qui parcourt les étendues du Yukon – bien avant le pipe-line, soit dit en passant. Par moins soixante degrés, si vous les touchez à main nue, les rails brûlent la peau comme du métal chauffé à blanc. Armé d'un dérisoire balai, Ekko devait encore se méfier des loups.

Moins qu'un récit, une sorte de journal sans dates (encore *Le Voyage en Amérique!*) ou un état des lieux couvrant neuf mois durant lesquels on passa du jour à la nuit et de la nuit au jour. Parmi les références picturales dont il est émaillé, le Douanier Rousseau est associé à Patricia, à ses yeux à la Frida Kahlo, à cette photographie dont elle rêvait, cette mise en scène à laquelle nous finîmes par nous plier: elle, nue (comme la femme sur le divan au milieu de la forêt, dans la pose que lui a prêtée le génial naïf), le bras lascivement étendu sur le rebord de la moulure, par cinquante degrés sous zéro. Patricia. Autant dire: «Colette l'Impossible» (c'était le nom du baigneur en Celluloïd qui trônait sur son lit et dont elle avait fait une sorte de double d'elle-même).

